

GRÂCE À VOUS

Le 15 avril 1891. Le sud de la France.

Arthur tournait et retournait entre ses doigts le Bristol qu'il avait reçu il y a trois semaines, l'invitant à venir passer une semaine à Grasse, en France, sur la Riviera dans la propriété de la millionnaire Alice Charlotte de Rothschild. Il était précisé qu'il devait s'y rendre seul pour des raisons professionnelles. Toutes ses compétences en différents domaines - qui d'ailleurs seraient rétribuées à leurs justes valeurs - justifiaient amplement sa venue. A mots couverts, il lui avait été aussi précisé que cette invitation étant liée *aux plus hauts intérêts de la nation*, un refus ne saurait être envisagé. Une absolue discrétion lui était demandée ; personne ne devait être au courant de sa venue dans le sud de la France.

—En fait, c'est une convocation, pas une invitation dit-il à haute voix dans le petit compartiment de l'omnibus qui le menait de Nice à Grasse. Les autres passagers, vraisemblablement des autochtones qui ne devaient pas parler anglais lui jetèrent un coup d'œil aussi rapide qu'indifférent.

Et de plus j'obéis comme un toutou. Et en quoi suis-je mêlé aux plus hauts intérêts de la nation ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

En dépit des questions qu'il se posait et des quelques réticences qu'il éprouvait à cette invitation forcée, Arthur avait cependant cédé à l'attrait du mystère et surtout, même s'il ne se l'avouait pas, à la découverte d'un monde de luxe qui lui était totalement étranger. Comme on le lui avait demandé, il avait fait preuve d'une très grande discrétion et avait dû s'inventer un congrès de médecine en Italie. Il avait donc menti à Louisa sa femme, à ses patients et à son éditeur. Mais en contrepartie, il avait amplement expié son mensonge par ce voyage interminable en train entre Portsmouth et Douvres avec changement à Londres, puis le bateau jusqu'à Calais et à nouveau le train jusqu'à Paris, puis Nice avec deux changements à Lyon et à Marseille où il avait dû passer la nuit. Cela faisait deux jours qu'il voyageait. Il était habité par un sentiment mitigé de lassitude et de curiosité, de fatigue et d'excitation.

Comme tout un chacun, il connaissait de nom Alice de Rothschild. Figure du gotha international, la millionnaire d'origine allemande mais naturalisée britannique était connue comme philanthrope et botaniste réputée dont la passion principale était de créer dans ses nombreuses propriétés d'immenses jardins à l'anglaise issus de son imagination débordante et de ses réels talents de paysagistes.

La lettre qui accompagnait le carton d'invitation précisait le nom de sa demeure à Grasse : « Villa Victoria » nommée ainsi en l'honneur de la souveraine britannique qui cette année allait fêter ses 72 ans d'âge et ses 54 ans de règne. Arthur, a 32 ans n'avait connu qu'elle comme monarque : il l'admirait et la respectait. Bien que né en Ecosse, Arthur n'en était pas

moins un fidèle sujet de Sa Très Gracieuse Majesté Victoria, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, Impératrice des Indes, Défenseur de la Foi.

Qu'est-ce qu'Alice de Rothschild pouvait bien lui vouloir ? Ses compétences se limitaient à la médecine généraliste, à la chirurgie et à l'écriture de romans. En fait deux seulement : le premier paru en 1887 et le dernier l'année dernière en 90. Mais les héros sortis de son imagination avaient immédiatement séduit les lecteurs britanniques et étaient à l'heure actuelle sans doute plus connus que lui. Le succès, inattendu mais réel était au rendez-vous.

En quoi puis-je être utile à Madame de Rothschild ? Elle a certainement son médecin personnel et ne va pas me demander d'écrire sa biographie, elle n'a que 44 ans ! Wait and see !

L'omnibus pénétra en gare de Grasse. Une calèche attendait Arthur. Elle mit 20 minutes pour grimper jusqu'à la villa Victoria flambant neuve - immergée dans un immense parc à la mesure de la demeure - qui comptait trente-sept pièces sur quatre étages. En dépit des dimensions imposantes de la résidence, elle semblait cachée dans un *désordre végétal, bien ordonné*, à l'anglaise. La villa de la millionnaire était pour sûr un havre de paix, de repos et de discrétion.

Arthur fut doublement surpris d'être accueilli d'une part par la maîtresse de maison en personne et d'autre part par une haie d'honneur de huit militaires indiens coiffés de turbans rouges, aux uniformes chatoyants et portant tous un sabre recourbé à la ceinture.

—Mon cher Monsieur Doyle, quel plaisir de vous rencontrer enfin. Je ne vous connais que par vos livres passionnants et les louanges qu'en ont fait les critiques. Je suis si heureuse que vous ayez accepté mon invitation. Vous ne le regretterez pas, je vous l'assure. Pour l'instant, je vais vous laisser vous installer et vous reposer. Rendez-vous à 16 heures pour le thé dans le petit salon.

Accompagné d'un valet et d'une femme de chambre chargés de ses bagages, Arthur fut conduit au quatrième étage dans une suite luxueuse et confortable qui donnait sur le parc et la ville de Grasse. Les fenêtres grandes ouvertes laissaient pénétrer le soleil et des dizaines de fragrances différentes : il comprenait enfin pourquoi cette ville était surnommée la capitale mondiale des parfums. En ce printemps commençant, les milliers de violettes semées sous les oliviers exhalaient une merveilleuse odeur entêtante qui venait rivaliser avec celle des *rosiers centifolia*, précoces cette année, plantés à titre expérimental par la millionnaire. Le paysage magnifique, le temps ensoleillé, l'air chargé d'effluves subtiles, le luxe de l'hébergement et la notoriété de l'hôtesse, tout semblait contribuer à la réussite de ce séjour.

Je vais enfin savoir pourquoi j'ai été convoqué. Allez un bon bain avant les surprises ! En costume trois pièces, rasé de frais, la moustache taillée au millimètre Arthur fut conduit par un major d'homme jusqu'aux portes du petit salon, gardées par deux soldats indiens.

Pourquoi un tel service d'ordre ?

Le petit salon n'avait de petit que le nom !

Quelle taille peut bien avoir le Grand salon ?

Alice de Rothschild se leva pour accueillir son invité qui s'inclina et baisa la main tendue.

Ils prirent place, le thé fut servi et la millionnaire s'adressa à Arthur.

—Monsieur Doyle, je vous dois quelques explications quant à cette invitation que je vous ai pratiquement imposée - si, si, j'ai été très directive - mais je n'ai fait que transmettre des

souhaits qui venaient de plus haut, si j'ose dire. Tout va s'éclaircir. Nous attendons une personne qui va donner réponse à toutes vos interrogations.

Alice avait à peine terminé sa phrase que les portes du salon furent ouvertes en grand par les gardes indiens au complet qui formèrent une haie d'honneur pour accueillir une femme âgée, de petite taille, corpulente, aux cheveux blancs mais de laquelle émanait une autorité incontestable.

Alice fit une profonde révérence et dit :

—Votre Majesté, soyez la bienvenue. Je vous présente celui que vous avez désiré rencontrer, Monsieur Arthur Conan Doyle.

Arthur, surpris et décontenancé marqua un petit temps de retard avant de s'incliner devant sa souveraine entièrement vêtue de noir, qui prit place dans le fauteuil central. Sa garde personnelle se retira sans bruit les laissant tous les trois.

—Monsieur Doyle, ma chère Alice, asseyez-vous je vous en prie. Je comprends, Monsieur, que vous soyez surpris de me voir ici. Mais ce que j'ai à vous demander nécessite la plus grande discrétion, le plus grand secret. Il n'y a que trois personnes dans la confidence et elles sont réunies ici dans ce salon.

—Merci pour ce grand honneur que vous me faites, Votre Majesté.

—Ne me remerciez pas monsieur Doyle. Vous ne savez pas ce que je vais vous demander. Avant de vous éclairer je voudrais m'adresser au sujet fidèle, à l'homme d'honneur qu'on m'a dit que vous étiez et au praticien qui est tenu au secret professionnel. Je vais donc vous demander solennellement, devant ce témoin cher à mon cœur de me promettre de ne jamais révéler à quiconque la teneur de notre entretien. Etes-vous prêt monsieur Doyle à faire ce serment alors que vous ne savez pas encore de quoi il retourne ?

—Votre Majesté, j'ai une totale confiance en vous et sais que vous ne pourriez rien me demander qui puisse ternir mon honneur. Oui, Votre Gracieuse Majesté, je fais ici, solennellement la promesse de garder un secret absolu sur cet entretien.

—Merci Monsieur Doyle, j'apprécie votre loyauté qui pourrait vous emmener un jour à nier m'avoir vue ici à Grasse.

—J'ai saisi Votre Majesté, cette entrevue n'aura jamais eu lieu.

—Bien, Monsieur Doyle, nous voilà en parfait accord. Vous allez comprendre que lorsque dans son invitation Alice a fait allusion à l'intérêt supérieur de la nation, il n'y avait rien d'exagéré. Mais avant de formuler ma demande je voudrais vous expliquer pourquoi *vous* êtes ici devant moi et pas un autre. J'ai besoin des conseils d'une personne qui n'a aucun lien avec mon administration ou le monde politique, d'un scientifique et surtout d'un homme qui possède un grand pouvoir d'analyse. Vous nous avez prouvé vos dons dans ces deux premiers romans que vous avez écrits. Il y a quatre ans, j'avais beaucoup apprécié votre premier livre « Une étude en rouge » et j'ai adoré celui que vous avez publié l'année dernière « Le signe des Quatre ». Oui, Monsieur Doyle, la Reine lit les Aventures de Sherlock Holmes.

J'ai besoin de votre vision de professionnel et de votre sens inné de la déduction pour essayer de résoudre un problème très grave, qui me touche personnellement et qui pourrait entacher la famille royale et donc la couronne britannique.

Je me doute que vous devez être impatient de m'entendre formuler ma requête mais il me faut avant vous poser une dernière question.

—Comme il vous plaira, votre Majesté.

—Vous, le romancier, qui adorez dresser le profil psychologique des tueurs – ce que d’ailleurs vous réussissez parfaitement à faire - vous qui vous plaisez à élucider les situations les plus complexes, les plus sanglantes ou dramatiques, pourquoi ne vous êtes-vous jamais intéressé à cette série de cinq meurtres odieux, œuvre de Jack l’Eventreur en 1888, il y a à peine trois ans ? Cinq prostituées sont éventrées en plein Londres et ces massacres ne vous inspirent pas le moindre roman. Est-ce que comme ma police vous faites un blocage ? Ou alors, vous retrouvez-vous dans une impasse, confronté à plus fort que vous, Monsieur Doyle ?

La provocation était évidente ; la Reine voulait le tester.

—Votre Majesté, nous pourrions en discuter longuement. Oui, effectivement j’ai eu envie de lancer Holmes et Watson sur la piste du tueur. Mais j’ai renoncé car si j’avais fait œuvre de fiction mes conclusions n’auraient eu aucune valeur et si j’avais voulu mener une véritable enquête policière je n’en avais ni les moyens, ni l’habilitation. Mais il est exact que je me suis penché sur le cas de ce Jack, complexe et plein d’incohérences. Mais s’il plaît à sa Majesté, je pourrais développer ma théorie, car j’en ai une, même si je l’ai gardée pour moi seul.

—Merci, Monsieur Doyle. C’est une réponse qui me satisfait pleinement et à l’occasion je me ferai un plaisir de vous entendre me présenter votre vision des choses. Bien. A mon tour de vous présenter mon problème et de solliciter votre conseil.

—Votre Majesté, me permettez-vous de me retirer ? demanda Madame de Rothschild

—Oui, ma chère Alice, je connais votre discrétion. Faites comme vous l’entendez.

Resté seul avec Victoria, Arthur, abasourdi entendit sa souveraine se confier à lui.

—Vous connaissez mon petit-fils, le Prince Albert Victor, je présume ? Qui ne connaît pas le Duc de Clarence ? Son charme et son physique attrayant en ont fait un personnage populaire. Ce que vous ignorez, ce que tout le monde ignore d’ailleurs, c’est qu’il est interné depuis deux ans à l’hôpital de Sandringham. Malheureusement, ce sportif accompli était aussi un coureur de jupons et un fêtard invétéré plus porté sur la bagatelle que sur les études. Il a totalement oublié qu’il était le deuxième dans l’ordre de succession au trône et qu’il était un potentiel roi de Grande Bretagne. Son père Edouard, mon fils, s’est totalement désintéressé de la situation et ne l’a jamais recadré.

Il a mené une vie tellement dissolue, qu’en 1887, il a contracté la syphilis en fréquentant des prostituées. Je ne vous apprendrai pas que cette maladie cause de graves troubles neurologiques et psychiatriques. Elle l’a rendu fou.

Sait-elle que j’ai soutenu ma thèse de doctorat précisément sur ce sujet ?

Ceci ne pourrait être que la conséquence banale d’une vie de débauche qu’on soit prince ou ouvrier. Mais là où les choses deviennent très graves, c’est qu’au moins à deux reprises, en 1888, le Duc de Clarence est rentré tard dans la nuit dans ses appartements du Palais de Kensington avec des vêtements tachés de sang. Son médecin personnel, Malcolm Benetts, qui veillait sur lui 24 h sur 24 et habitait aussi au Palais me l’a signalé à chaque fois.

Depuis qu’il avait contracté la syphilis, il était en proie à des accès de furie ou de folie. Ce n’est que lorsque les journaux ont fait le lien entre les cinq meurtres de prostituées à White Chapel que son médecin m’a fait remarquer que lorsque mon petit-fils était rentré à deux reprises couvert de sang, c’était précisément lors du décès de deux des prostituées.

Vous comprendrez aisément que je puisse me poser des questions ! Trop de faisceaux convergents dans deux cas sur cinq. Et si pour les autres meurtres, il avait eu le temps de se débarrasser de ses vêtements souillés ?

Je suis dans une impasse, sujette à un mal qui me ronge. Vous rendez-vous compte du scandale Monsieur Doyle ? Venez, nous allons prendre l'air dans le parc, j'étouffe ici.

Je n'aurais pu un seul instant imaginer ce qui suivit : ma souveraine, ma reine, l'Impératrice des Indes glissa un bras sous le mien et m'entraîna dans les couloirs vers la sortie et la lumière en congédiant sa garde rapprochée qui s'était précipitée.

Toujours accrochée à mon bras, Victoria me demanda :

—Que pensez-vous de tout ça, Monsieur Doyle ? Est-ce que mon petit fils est un tueur fou ? Est-ce qu'il est devenu un monstre assoiffé de sang ? Est-ce possible ?

—Votre Majesté, vous venez de m'apprendre que le Docteur Benetts était aussi au courant.

—N'ayez crainte, paix à son âme, il est mort il y a quelques mois de la tuberculose.

—Et le personnel du palais de Kensington ?

—Aucune crainte, mon petit-fils utilisait une porte dérobée à l'abri des regards.

—Avez-vous abordé le problème avec la police ?

—Non, bien sûr que non, à aucun moment.

—A quelles dates précises Le Prince est-il revenu chez lui couvert de sang ?

—Hélas, je m'en souviens très bien : dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre et du 9 au 10 novembre 1888.

—Cela correspond exactement, j'en ai peur, aux meurtres de Mary Ann Nichols, la première victime et à celui de Mary Jane Kelly, la quatrième et la dernière, car, voyez-votre Majesté, le cinquième meurtre, celui d'Elizabeth Stride ne peut être attribuée à Jack, mais ceci est une autre histoire.

—Quelle mémoire pour quelqu'un qui n'a pas l'air de s'intéresser à Jack l'Eventreur !

—Majesté, je n'ai rien publié à ce propos c'est vrai, mais j'ai longuement étudié ces meurtres en série. Votre Majesté, je vais vous rassurer, il me semble impossible que le Prince, votre petit-fils soit Jack l'Eventreur.

Je sentis la main de Victoria se contracter sur mon avant-bras.

—Toutes les victimes ont été dépecées avec une précision chirurgicale. Les ablations de reins ou d'organes génitaux demandent une connaissance de l'anatomie en général et féminine en particulier. Le Prince, sans vouloir vous offusquer, Majesté, était plus intéressé par l'anatomie féminine vue de l'extérieur plutôt que de « l'intérieur ». Un boucher ou un chirurgien correspondrait mieux au profil du tueur. De plus, les descriptions de l'agresseur faites par les témoins ont toutes été différentes. Je ne pense pas que le Prince, s'il avait commis ces crimes sous l'emprise de la folie, aurait eu la présence d'esprit de changer d'apparence à chaque fois.

—Merci, Monsieur Doyle. Je me sens quelque peu soulagée.

—Majesté, j'ai peut-être une preuve qui pourrait disculper votre petit-fils de façon incontestable.

—Oui, Doyle, dites-moi.

—Le Prince, est-il droitier ou gaucher ?

—Droitier, je suis affirmative.

—Soyez donc rassurée, Majesté. Les autopsies ont toutes révélé que le tueur ne pouvait être que gaucher. En effet, les lèvres des plaies causées par la lame ont toutes été faites en tirant de droite à gauche. Seul un gaucher pratique de cette façon. Un droitier aurait planté son couteau à gauche pour tirer vers la droite. Par conséquent, le Prince est innocent votre Majesté.

—Oh ! merci, c'est ce que je voulais entendre, Monsieur Doyle. Je suis vraiment soulagée. Encore merci. A qui d'autre que vous aurais-je pu me confier sans éveiller des soupçons ? Je vous suis infiniment reconnaissante et je n'oublierai jamais ce que je vous dois. Je vous ai fait venir de loin pour ces quelques minutes d'expertise, mais vous comprenez bien que je ne pouvais confier mon problème à une missive qui aurait pu être interceptée. C'est ma très chère Alice qui m'a suggéré il y a un mois à mon arrivée ici à Grasse de vous demander votre conseil. Elle a eu raison.

—Je suis à votre service Majesté, fier et heureux de l'être.

Alors que nous avançons, seuls, bras-dessus, bras-dessous d'un pas tranquille dans ces allées magnifiquement arborées et bordées de massifs de fleurs multicolores et odorantes la Reine me demanda :

—Quel est votre avis sur cette ville de Grasse ? On dit que son climat est idéal pour la santé.

—C'est tout à fait exact Majesté, plusieurs revues médicales dont le *Lancet* ont confirmé que Grasse, un peu en hauteur et à l'abri du vent et de l'humidité est un endroit privilégié qui bénéficie d'un climat tempéré tout au long de l'année favorable aux personnes asthmatiques et aux rhumatisants.

—J'aime bien Nice et Menton aussi.

—Oui, ces deux villes ont chacune leur charme, mais ici à Grasse vous êtes au centre du monde du parfum. Je ne connais pas un autre endroit qui concentre comme ici matière première de qualité et savoir-faire ancestral. Voyez-vous Majesté, j'aurais les moyens, j'investirais dans une entreprise locale comme la parfumerie Molinard qui existe depuis 50 ans. On est jamais déçu par le bon et le beau.

—Je suivrai ces suggestions jeune homme, au même titre que j'ai apprécié vos autres conseils.

Les quatre jours qui suivirent furent uniquement consacrés à l'exploration de l'immense propriété de Madame de Rothschild entretenue par une armée de 80 jardiniers, à la visite de la ville, de ses environs et surtout de ses parfumeurs.

Notre hôte nous avait expliqué pourquoi elle avait été séduite par Grasse qui semblait avoir opté pour la verticalité en s'accrochant à la montagne, tout en s'entourant de collines ondoyantes couvertes d'oliviers, de cactées et de palmiers dattiers. La ville offrait un tel panorama sur le littoral - surnommé depuis peu « La côte d'Azur » - qu'on l'avait baptisée le « balcon de la Méditerranée ». La mer, cette ligne bleue dans le lointain, n'était qu'à une vingtaine de kilomètres. Victoria et moi partagions son enthousiasme, réellement convaincus de la beauté et de la quiétude des lieux. La veille de mon départ, la Reine m'invita personnellement à l'office privé qui lui était réservé dans la petite chapelle anglicane qu'elle avait inaugurée en tant que chef suprême de l'Église d'Angleterre il y a trois semaines, le 27 mars, 2 jours après son arrivée. Profitant de cette occasion, elle avait fait déposer un présent dans ma chambre ainsi qu'une coquette somme d'argent en pièces d'or, discrétion oblige !

Dans le bateau qui me ramenait à Douvres, je décidai de relire les notes que j'avais écrites pendant mon séjour à Grasse et retravaillées durant mon interminable trajet en train à travers la France. La Reine dans sa recherche de la vérité m'avait mis sur une piste de résolution fictionnelle de l'énigme de Jack l'Eventreur qui me permettrait de mettre en scène Holmes et Watson.

Je me mis à rédiger un pitch destiné à mon éditeur.

Mon cher Samuel,

dans cet épisode Watson avoue au lecteur être Jack l'Eventreur. Il a tué trois prostituées au hasard pour brouiller les pistes avant de s'acharner sur sa quatrième cible, une autre prostituée nommée Mary Jane Kelly qu'il avait mise enceinte et qui avait décidé de le faire chanter. Il la tue et emporte avec lui le fœtus compromettant. Fraîchement marié, Watson a décidé de se protéger en réalisant le crime parfait que même son maître condescendant ne parviendrait à résoudre. Finalement, quelques années plus tard, il se débarrasse dans la Tamise du poignard afghan, arme du crime et du bocal contenant le fœtus qu'il avait conservé chez lui dans du formol comme double symbole de son erreur et de sa victoire sur Holmes.

Le 24 avril 1891. Portsmouth, Station balnéaire de Southsea.

De retour chez lui, Arthur proposa son résumé à son éditeur Samuel Beeton qui fut enthousiasmé par la chute inattendue mais qui refusa tout net de la publier. Transformer ce brave Watson en meurtrier sanguinaire équivalait à un suicide littéraire. Holmes n'y survivrait pas. Watson faisait partie des *gentils* exposés en pleine lumière et ne pouvait en aucun cas passer du côté obscur avec les *méchants*. Qui plus est, faire du Docteur Watson un serial killer frisait l'incohérence : le brave faire-valoir d'Holmes n'avait pas l'envergure d'un génie du crime. Comme il l'avait fait dire à Holmes : « Watson, vous êtes un bon conducteur de la lumière, mais vous n'êtes pas LA lumière ».

Samuel lui proposa donc de mettre de côté ce projet de nouvelle jusqu'au jour où il aurait décidé de mettre véritablement fin aux aventures de la paire Holmes-Watson.

Pas rancunier, Arthur lui offrit un petit flacon d'eau parfumée à la lavande ramené de son séjour sur la French Riviera.

Sa femme, Louisa, avait eu droit à un coffret plus conséquent, avec plusieurs fragrances, une savonnette, des petits sachets de lavande séchée et des gants de cuir parfumés à la rose. Il avait encore menti, prétendant les avoir achetés à Nice sur le chemin du retour d'Italie où s'était déroulé son prétendu congrès.

Il avait ramené beaucoup d'autres petits flacons d'eau parfumée étiquetés Mottet ou Molinard, ainsi que des huiles essentielles qu'il avait stockés dans un placard de son cabinet médical dont lui seul avait la clef. Il y viendrait chaque jour, comme en pèlerinage s'enivrer de senteurs d'un autre monde qui n'existaient pas en Angleterre. Sur une étagère, les petites bouteilles avaient pris la place d'un grand couteau afghan et d'un bocal rempli de formol contenant un fœtus humain. Arthur s'en était débarrassés hier, à l'issue d'une promenade

nocturne qui l'avait mené jusqu'au bout de la jetée de Southsea déserte à cette heure. A défaut de Tamise, la mer avait fait l'affaire.

Alors, soudain, comme une révélation, le titre de la célèbre et merveilleuse chanson de John Newton s'imposa comme une évidence à son esprit et le lien se fit de façon naturelle : « Amazing Grace , Amazing Grasse ».

De retour à son bureau, il se saisit de son *fountain pen* - toute nouvelle invention d'un certain Lewis Waterman - dont Victoria lui avait fait cadeau il y a quelques jours. Il s'agissait d'un stylo, modèle unique, en laque de chine, cristal et or rose.

Guidée par sa main gauche, la plume d'or s'appliqua à calligraphier les deux phrases suivantes :

Grâce à vous, Victoria, j'ai fait un pas vers la rédemption.

Grâce à toi Grasse, la vie désormais va avoir un autre parfum.